

Les deux menteurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 19

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179364>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le moteur visible est une manivelle mise en mouvement à bras ou à vapeur, selon la lourdeur des projectiles. L'instrument a fonctionné de ces deux manières devant M. Struve; il lançait des boulets de deux, de douze et de huit, non pas cinquante à la minute, comme on l'a dit, mais trois cents. Le jet des boulets n'était comparable qu'à celui de l'eau d'une pompe à feu.

Cette machine présente, en outre, d'autres avantages. Elle n'éprouve aucun recul, ne fait entendre aucun bruit, ne produit aucune fumée. Le canon ne s'échauffe jamais, si même l'on tire à boulets rouges. La poudre, le fulminate d'argent et la bourre sont inutiles. La machine ne s'encrasse pas et fonctionne par tous les temps.

Sa portée dépend de la force du moteur. « J'ai vu, dit M. Struve, lancer des balles au delà de l'Hudson, à une largeur d'un mille anglais, lorsque huit hommes tournaient la manivelle. L'inventeur m'a assuré que les balles portaient à deux milles. » C'est là la portée des canons de deux, mais ceux de douze et de dix-huit atteignent jusqu'à la distance de cinq milles anglais. J'ajouterai que M. Struve n'a pas eu l'occasion de contrôler cette assertion de l'inventeur. Il suffit de bien pointer le canon, qui se manœuvre aussi facilement qu'une pompe à feu, pour obtenir des résultats foudroyants, pour renverser des rangs entiers. C'est une machine qui détruit les bataillons à la minute. A côté d'elle, les canons-monstres de l'Exposition ne sont plus que des jouets d'enfants. — Je ne m'appesantirai pas sur les conséquences de l'emploi de ce nouvel engin de guerre; je ne ferai pas ressortir les transformations profondes qu'il provoquerait dans toutes les branches de l'art militaire, puisqu'il n'est nullement établi que l'instrument dont parle M. Struve soit le même dont on a armé nos régiments d'infanterie; mais viennent encore deux ou trois inventions du même genre, et l'humanité sera sauvée du fléau de la guerre.

Les deux menteurs.

Monsieur de Crac avait, selon l'histoire,
Pris pour valet le sceptique Thomas,
Issu tout droit de ce grand saint Thomas
Dont l'Évangile a gardé la mémoire,
Ne croyant rien tant qu'il ne touchait pas.

Un jour, entr'eux advint rixe complète;
Monsieur de Crac devant Thomas contait;
qui veut dire, à peu près, qu'il mentait:
riétés de son faible, et Dieu le lui remette!
dernière. Il que mot se récriait Thomas:
Monsieur! *Cela ne se peut pas!*
animal détestable!
diabole d'homme es-tu?
diabole d'homme es-tu?
véritable,
vraisemblable:

Dans la même séance, M. l'...
ridicule;
sous les yeux de la Société un bras,
explosion par la pression du gaz bras
en étain a été arraché et lancé viole

⁴ Pousse-le par derrière.

Thomas accepte avec reconnaissance.
De Crac s'assied, gonflé de confiance;
Trois pas plus loin, Thomas s'assied aussi;
Il toussa, cracha, éternua et commence.
Or, mes amis, si je m'en souviens bien,
Voici quel fut leur grotesque entretien:

THOMAS.

Je vais conter l'histoire de ma vie:
A vingt-quatre ans, un jour qu'il faisait beau,
De voyager ayant eu fantaisie,
Je m'embarquai du Pont-Neuf pour l'Asie;
J'étais penché sur le bord du bateau,
La pipe en main, c'est assez ma manière;
Une étincelle en sort, tombe dans l'eau:
Voilà le feu qui prend à la rivière.

DE CRAC.

Cela se peut; le cas n'est pas nouveau.

THOMAS.

D'un saut léger, je m'élançais en arrière,
Et, par un arc décrit fort à propos,
Arrondissant ma chute volontaire,
J'arrive juste au beau milieu des flots;
Agilement j'y plane sur le dos;
Puis, des deux pieds poussant ma nef légère,
Car, devinez quel fleuve je quittais?

DE CRAC.

La Seine?

THOMAS.

Non.

DE CRAC.

La Marne?

THOMAS.

Non.

DE CRAC.

La Loire?

THOMAS.

Eh! non, Monsieur! je quittais la mer Noire.

DE CRAC.

Cela se peut, même je m'en doutais:
En pareil cas, l'eau par le feu noircie,
Echappe aux lois de la géographie.
Mais poursuivons; tu m'intéresses fort;
Ce ton candide, en vérité, me charme:
Que devins-tu quand tu fus dans le port?

THOMAS.

Je m'occupai de déjeuner, d'abord;
Car c'est un point dont toujours je m'alarme:
Heureusement, j'avais gardé mon arme,
Un vieux fusil, sans pierre ni ressort;
N'importe, il faut lutter contre le sort;
Du premier coup, je jette sur la place
Une lionne, un loup-cervier vorace,
Un dromadaire, et puis une bécasse
Que je fis mettre aussitôt en salmis;
J'étais d'humeur très-animalicide;
Tantôt la faim, tantôt la peur me guide.
Sur cette terre à peine ai-je pris pied,
Nouveau Thésée, heureux rival d'Alcide,
Déjà, vainqueur et bien rassasié,
J'allais marcher ailleurs d'un pas rapide;
J'étais bouillant, plein d'audace, intrépide.
Quand tout à coup je me vis salué
Par un ours blanc que j'avais oublié.

Ici, Monsieur, daignerez-vous m'en croire ?

DE CRAC.

Et pourquoi non ?

THOMAS.

Comme moi, soyez franc,
Concevez-vous qu'au bord de la mer Noire,
J'aie oublié de tirer un ours blanc ?

DE CRAC.

Oui ; c'est défaut de vue ou de mémoire.

THOMAS (*A part*).

Oh ! quelle foi ! s'il continue ainsi,
J'aurai grand peine à gagner le pari.

(*Haut*)

Je me sauvais de cette bête énorme,
Lorsque je fis la rencontre d'un orme ;
Vite j'y grimpe... et l'ours y monte aussi :
Mais c'est en vain qu'il cherchait à combattre,
Je refusai d'accepter le défi.
S'avancait-il d'un pas, j'en faisais quatre ;
Vous concevez, Monsieur, par ce moyen,
Que sur mon ours j'avais bien du terrain ;
J'en gagnai trop, dans ma marche imprudente :
Imaginez mon embarras cruel,
Quand par l'effet de ma fuite ascendante,
Je me trouvai parvenu... jusqu'au ciel.

DE CRAC.

Je l'imagine, et c'est tout naturel :
Est-ce, au surplus, un pays remarquable ?

THOMAS.

Le ciel, Monsieur, m'a paru détestable,
On y grelotte et brûle tour à tour ;
J'en puis citer la preuve incontestable,
Figurez-vous que dès mon premier jour,
Il y faisait un givre épouvantable ;
A peine y fus-je arrivé, plein d'effroi,
Je m'écriai : « *Mon Dieu, secourez-moi !* »
Je fus surpris de ne me point entendre ;
De ces deux mots le son nul et mort-né,
Fatigue en vain mon gosier étonné,
L'air constamment se refuse à les rendre.
Le lendemain le ciel étant en feu,
A la même heure et dans le même lieu
(Par cas fortuit, qui vous reste à comprendre)
A mes côtés j'entends crier : « *Mon Dieu,
Secourez-moi !...* » J'eus peur, j'en fais l'aveu :
D'où part ce cri ? disais-je ; hors la mienne,
Il n'est ici pas une voix humaine !...
Or, je m'en vais vous expliquer le nœud :
Ces mots plaintifs, proférés de la veille,
Sans avortons, de ma bouche exhalés
Sans avoir même effleuré mon oreille,
Et maintenant si bien articulés,
C'était... enfin la chose est sans pareille !
Les mêmes mots qui s'étaient dégelés.

DE CRAC.

Ah ! bon, j'y suis, c'est tout simple, à merveille,
Pourtant faut-il me dire ingénument
Comment tû fis pour revenir sur terre.

THOMAS (*A part*).

Payons d'audace (*Haut*). Eh ! mais ? Voici comment ?
Je fais tresser une longue lisière ;
Je la cramponne au haut du firmament ;
Puis, m'y laissant glisser tout doucement,
Tant bien que mal, j'entame assez gaiment
Ma route étroite et perpendiculaire.

DE CRAC.

Je te conçois : très-pénible vraiment !

THOMAS.

Voilà-t-il pas, pour surcroît de disgrâce,
Qu'à mi-chemin ma lisière se casse !
Un Garnerin lui-même en pareil cas,
Aurait longtemps crié miséricorde,
Sans se tirer d'un aussi mauvais pas ;
Mais moi, Monsieur, je ne m'effrayai pas.
Des deux moitiés que forme ainsi ma corde,
J'en rattrape une, et justement c'était
Celle des deux qui pour terre partait ;
Puis, remontant dans l'immense étendue,
Y retrouvant comme bien vous pensez
L'autre moitié qui restait suspendue,
Je les rejoins par des nœuds si pressés,
Que, depuis lors, ma corde mieux tendue,
N'a fait qu'un tout des deux bouts divorcés.
Voilà, je crois, Monsieur, ce qui s'appelle
Très-lestement se retourner en selle.

DE CRAC.

Oui mon garçon, et je t'en applaudis,
Comme je crois à tout ce que tu dis.

THOMAS.

N'applaudissez cependant pas si vite ;
Je n'étais pas plus heureux qu'il ne faut ;
Ma corde était de cent pieds trop petite ;
Je n'en pouvais finir que par un saut :
Mais quel danger, quand on part de si haut !
Je craignais l'air foulé dans sa colonne,
Qui m'eût fait choir à plat sur le pavé ;
Mais un gros chien, charitable personne,
Me heurte avant que je fusse arrivé ;
Rompt la colonne... et me voilà sauvé.

DE CRAC.

Bon animal ! quel soin ! quelle obligeance !

THOMAS.

Il me traitait en chien de connaissance !
C'était celui, je le dis entre nous,
Qui protégeait feu monsieur votre père,
Lorsqu'au marché, pour douze ou quinze sous,
Il conduisait les veaux de ma grand'mère...

Ici de Crac, bondissant de courroux :
— Ah ! cette fois, faquin, je vous arrête ;
Vous n'êtes rien qu'un menteur, une bête !
Mon père, lui ! faire un métier si bas !
Un père, noble à trente-six karats !...

Thomas, alors, charmé de l'aventure :
— Je vous en crois, Monsieur, je vous l'assure ;
Ce dernier fait est le seul de mon crû ;
Je suis atteint, convaincu d'imposture ;
Mais, cependant, pour ne m'avoir point cru,
Vous voudrez bien me payer la gageure.

(Extrait de *Voyages et aventures du baron de Munchhausen*, par Hilaire le Gai.)

La bataille de Gingins.

(10 octobre 1535.)

Communication faite par M. Merle d'Aubigné, à la *Société d'histoire et d'archéologie*, de Genève, le 11 avril dernier.

Genève venait de se prononcer pour la Réforme ; la messe était supprimée ; il n'y avait plus d'évêque, plus de vidomne ; le duc de Savoie était au paroxysme de sa